

La goutte de trop

Il raccrocha délicatement le tableau. Pendant ce temps, Marion ferma soigneusement la porte, laissa glisser son peignoir sur le sol, mit un pied dans la baignoire, puis l'autre. Elle ferma le rideau d'un coup bref et ouvrit le robinet. Tandis qu'elle se prélassait sous l'eau chaude de la douche, j'eus un mauvais pressentiment. Le danger était palpable, il flottait dans l'air humide et suffocant de cette salle de bain... J'aurais aimé lui crier de faire attention. Hélas, une ombre apparut par transparence derrière le rideau, trop tard ! Il l'ouvrit avec la même dextérité qu'elle quelques minutes auparavant, couteau levé dans sa direction, prêt à s'abattre sur ce pauvre corps sans défense. Les violons se mirent à crisser de façon stridente et insoutenable. Elle le vit, hurla. Un, deux, trois, les coups de couteau s'enchaînèrent, le sang coula en se mêlant à l'eau du bain. C'était fait, il partit à la hâte. Elle s'affaissa dans d'horribles hoquets sur le carrelage blanc et froid, emportant avec elle le rideau opaque.

Maman appuya sur la télécommande, il était environ vingt-trois heures, je me hissai péniblement hors du canapé, je mis mon téléphone en charge, saluai mes parents et montai pour aller me coucher. J'entendis ma mère dire à mon petit frère :

- Tu ne vas pas faire de cauchemar j'espère !

Je m'exclamai la bouche pleine de dentifrice en sortant la tête par l'encadrement de la porte de la salle de bain :

- Ch'est bon maman, ch'est un film et puis il n'a plus quatre ans !

Mon petit frère acquiesça d'un simple signe de tête, me sourit pour donner le change et monta à son tour se coucher tenant fermement dans ses bras notre pauvre chat incapable de bouger une oreille.

J'ouvris ma fenêtre pour fermer mes volets. Curieusement, il ne faisait pas froid pour un mois de novembre, mais le vent soufflait et faisait bouger la cime des arbres. Je fermai ma fenêtre, et me tournai vers ma bibliothèque. Je parcourus des yeux les rayonnages et les tranches noires, rouges ou jaunes des polars rangés là. Je pris un livre au hasard puis m'allongeai dans mon lit pour commencer ma lecture.

C'était un roman que j'avais lu quelques années auparavant, je me souvenais vaguement de l'intrigue : un vieil homme qui faisait toutes sortes de collections improbables comme des poignards usagés, des photos d'identité d'inconnus ou encore des clefs qui n'ouvraient aucune des portes de chez lui... Il vivait avec sa femme qu'il aimait terriblement. Un jour elle mourut : personne ne sut pourquoi. L'homme était malheureux, seul et submergé de tristesse, il n'avait pas de famille ni d'amis. Il devenait de plus en plus pâle et ridé. Quelques semaines plus tard, des événements étranges se produisirent dans la ville, on avait plusieurs fois retrouvé des animaux crucifiés sur sa porte et sur celles de ses voisins. Par la suite il s'était introduit chez des gens pendant la nuit, et au petit matin, ces personnes l'avaient retrouvé dans un lit les mains couvertes de sang, dormant comme un bébé. Il

déambulait souvent dans la ville avec un gros sac plein à craquer. A sa vue, les gens changeaient de trottoir et les parents prenaient leurs enfants par la main. Certains le redoutaient et avaient peur de lui, le pensaient fou, d'autres ne croyaient pas à ces histoires et songeaient à ce pauvre homme que tout accablait. Les enfants se racontaient des histoires terrifiantes dans lesquelles il était le « méchant ».

A l'époque j'avais beaucoup aimé ce bouquin, il faisait peur, comme la plupart des livres que je lis d'ailleurs !

Plus j'avancçais dans ma lecture, plus je me rappelais l'histoire dans les moindres détails, à l'exception d'une chose : la fin. Impossible de me remémorer la chute.

Au bout d'un certain temps, la maison était calme, mon frère ainsi que mes parents avaient dû s'endormir et le chien des voisins avait cessé d'aboyer. J'aimais beaucoup ces moments, j'étais seul et aucune pensée ne venait me troubler dans ma lecture. Ah si, justement, je venais de me rappeler que maman m'avait demandé de fermer la porte à clef en allant me coucher. J'ignorais quelle heure il était : le temps semblait s'arrêter quand je lisais. Il m'arrivait parfois de faire des nuits blanches sans le vouloir ! Et puis j'aimais tellement ce genre de livres, n'importe qui les trouvait effrayants mais moi je n'avais jamais peur !

Je me levai donc, en faisant attention à ne pas me heurter dans la pénombre. Le sol était froid. La maison était si calme qu'on entendait le vent souffler dehors et les volets claquer : Marin avait dû encore oublier de les attacher... Je m'avançai dans le salon obscur : seul un mince rayon de lune filtra à travers les volets entrouverts. J'avancçai à tâtons jusqu'à la porte pour la fermer, je donnai un petit coup sec sur la poignée : elle était déjà fermée ! Je descendis machinalement la main pour toucher la clef... Mes doigts parcouraient frénétiquement la serrure cherchant désespérément cette clef qui ne quittait jamais son emplacement. Je dus rapidement me rendre à l'évidence : elle n'y était plus ! Un malaise s'empara de moi. J'essayai confusément de trouver une explication. Je déglutis péniblement, et pensai : « Maman a dû la fermer finalement ... Enfin, Adrien, tu flippes vraiment pour une porte fermée ? » J'essayai de me rassurer mais au fond de moi je savais très bien que cette situation était anormale...

Je fis demi-tour pour retourner dans ma chambre lorsque j'entendis un grincement qui me figea sur place, au milieu de la pièce plongée dans la pénombre. Je tendis l'oreille, hébété, tous les sens en éveil. J'attendis comme ça de longues secondes qui me semblèrent des heures. Je m'apprêtais à repartir quand un second grincement se fit entendre comme la longue plainte d'un animal blessé. Je connaissais ce bruit : c'était celui de la fenêtre de la chambre de Marin, un bruit familier, un bruit facilement reconnaissable. Je m'arrêtai, ne sachant que faire, les ongles plantés dans la couverture de mon livre. Je grimaçai. Puis le silence enveloppa de nouveau la maison endormie. Je pensai : « J'aime bien les histoires terrifiantes, mais seulement dans les livres ! »

Je continuai mon périple. Jamais le chemin entre la porte d'entrée et ma chambre ne m'avait paru aussi long ! J'essayai de sourire de ma faiblesse,

heureusement que personne ne me voyait... D'où venait pourtant cette désagréable impression d'être observé ? Je m'engageai dans les escaliers, impatient de retrouver le refuge rassurant de mon lit. Je réglai ma respiration sur le rythme régulier des marches et parvins ainsi à calmer mon cœur jusqu'à présent affolé. J'atteignis la dernière marche avec un soulagement palpable quand mon pied se posa dans quelque chose d'humide, comme une petite flaque. J'eus un hoquet de stupéfaction et retins un cri de frayeur, lâchai mon livre et courus dans ma chambre. Je m'enroulai dans ma couverture, tremblant, au bord de la nausée. J'étais incapable de réfléchir, la peur me paralysait le cerveau. Je restai comme ça pendant un bon moment incapable de bouger.

Les volets de Marin ne claquaient plus : ce silence de plomb était plus terrifiant encore que le bruit brutal mais familier des planches heurtant le mur au gré des bourrasques.

Petit à petit, je pus de nouveau utiliser mon cerveau, je repensai à ce que je venais de vivre, je raisonnai. J'essayai de trouver une explication logique pour expliquer ce qui venait de se produire... Et soudain, tout me parut limpide ! Marin s'était tout simplement relevé pour fermer ses volets, c'était juste une coïncidence : maintenant ils ne claquaient plus. Maman avait simplement fermé la porte voyant que j'avais oublié. Et puis, la flaque, c'était de la pluie ! Il y avait souvent des gouttières dans la maison quand il pleuvait fort par vent du nord !

J'étais rassuré. Je lâchai un soupir de soulagement, j'avais inconsciemment dû faire le parallèle avec le livre que je venais de lire : la clef qui manque sur la porte comme le vieil homme les collectionnait, le grincement de la fenêtre quand il rentrait chez les gens la nuit, et le sang pour les animaux crucifiés. Je me sentai ridicule, à force de lire des livres effrayants je devenais parano ! Mon cœur avait repris son rythme habituel et j'étais au chaud sous ma couette... Quel idiot j'étais à me faire des frayeurs pareilles !

Mais, rapidement, un terrible frisson parcourut mon corps, mon sang se figea et mon souffle se coupa.

Cela faisait trois semaines qu'il n'avait pas plu une goutte...

Cette fois, la peur m'envahit.

Maya Gonon-Liaud